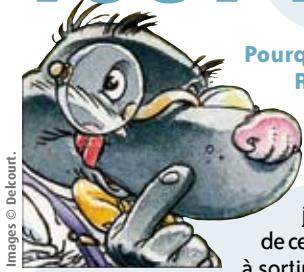


À force de voir la violence étalée en masse sur les écrans de télé, on oublierait presque que la vie ne se résume pas à cela. Dans le nouveau cycle du *Vent dans les sables**, Michel Plessix fait œuvre de résistance en rappelant les plaisirs de l'amitié et de la bonne chère. Tout en vantant la saveur des périples en terres lointaines...

* *Le Vent dans les sables* #2, Delcourt, 11,50 €, le 18 avril.

TOUT LE PLESSIX EST POUR NOUS



Pourquoi avoir emmené Rat et Taupe en voyage, alors que ce sont des casaniers dans l'âme ?

Pour les bousculer, justement ! Le moteur de ce second tome consiste à sortir ces personnages de leur univers coIFFU, afin de voir comment ils vont se débrouiller. Mais il y a une autre raison : j'adore voyager et me suis expatrié au Maroc pour écrire les quatre tomes du *Vent dans les saules*. Je voulais faire vivre le même périple à mes créatures. Dès le deuxième album, j'ai visualisé Crapaud avec une ombrelle, chevauchant un dromadaire dans le désert. Un déclic !

Dessiner le désert va vous changer, vous le spécialiste des forêts fourmillant de détails !

Oh, je me connais... Je suis capable de dessiner tous les grains de sable du désert !

Vous représentez un Maghreb très pittoresque.

C'est ainsi que je le vois. Ici comme ailleurs, j'ai toujours été attiré par les trognons, les vieux bâtiments, l'aspect charnel des choses. Les constructions modernes me déplaisent. En 27 ans, et en dehors des grandes villes, le Maroc n'a pas beaucoup changé. Je retrouve à Essaouira un écoulement temporel proche de celui de mon enfance. Là-bas, les gens ne sont pas emportés par le tourbillon du travail. Ils prennent le temps de discuter, de contempler le coucher de soleil sur la mer.

Cet album est placé sous le signe des contes...

La culture arabo-andalouse est une culture orale. À Essaouira, des cercles de conteurs se forment sur les places publiques. Et les passants s'arrêtent en nombre pour les écouter. On oublie souvent l'importance de cette tradition orale. Ainsi, il semble que Cervantès ait écrit *Don Quichotte* après une période de captivité chez les Maures. Sa confrontation avec les conteurs arabes lui aurait inspiré son roman, écrit dans un langage proche de la langue parlée.

Pourquoi avoir parsemé cet épisode de petites



réflexions philosophiques ?

Je ne m'en étais pas rendu compte ! Je travaille de manière intuitive, et construis mon scénario par petites touches. J'avais une idée que je n'étais pas certain d'exploiter : la séquence dans laquelle Rat rêve qu'il est en train de rêver. À son réveil, il s'interroge : la vie est-elle un songe ? Pour savoir si je devais utiliser ce passage, je me suis prêté à un jeu qui consiste à ouvrir un livre de contes au hasard, tout en pensant très fort à une question précise. Il s'agit ensuite de trouver la réponse idoine dans le conte (même s'il faut parfois chercher un peu !). En me livrant à ce petit manège, je suis tombé sur une histoire chinoise - qui figure dans l'album -, sur cette même thématique du rêve éveillé.

Pourquoi aller au Maroc pour écrire ?

Je suis un peu monomaniaque, et je ne peux faire qu'une chose à la fois. À Essaouira, j'étais comme retiré du monde : pas de coups de téléphone, pas de factures. Je pouvais me consacrer entièrement à mon scénario.

Une vie monacale, donc !

Non, pas complètement. Après une intense journée de travail, j'avais l'impression d'être en vacances.



N'avez-vous pas tremblé en vous substituant à Grahame ?

Au début, oui. Mais, heureusement, plus je prends de l'âge, plus ce genre de crainte disparaît.

Pourquoi ne pas avoir utilisé la suite écrite par William Horwood ?

Horwood a repris une trame

“Je pourrais dessiner tous les grains de sable du désert”

Michel PLESSIX

Pourquoi Essaouira ?

Lorsque j'y suis allé pour la première fois, deux questions me taraudaient. Était-ce une bonne idée d'adapter *Le Vent dans les Saules* en BD, et pouvais-je travailler tout en voyageant ? Le premier jour, j'ai déniché le seul bouquiniste de la ville, dont l'étal regorgeait de livres pour touristes, genre SAS ou Harlequin. Au milieu, toutefois, trônait une édition anglaise du *Vent dans les saules* ! J'y ai vu un signe du destin : je devais faire cette adaptation, et je l'écrirais à l'étranger. Ce séjour m'a été bénéfique, mais il a aussi aidé Emmanuel Lepage, qui avait des difficultés à écrire *Muchacho*¹. Installés chacun dans un bistrot différent, nous

avancions sur les premiers tomes de nos séries respectives. Et le soir nous comparions nos travaux. Malgré des différences de style, notre langage narratif est similaire : mêmes cadrages, même type de descriptions des personnages, même attention portée aux anecdotes parallèles.

Avez-vous besoin, depuis, de partir par monts et par vaux pour réaliser un album ?

Non, un vieux relent de culpabilité judéo-chrétienne me retient ! Je n'écris à l'étranger que les scénarios, et dessine en France.

Faites-vous des carnets de voyage sur place ?

Non, car je suis un auteur de BD plutôt qu'un véritable dessina-

tre. À la différence de Rossi ou F'murr, je n'ai pas besoin de dessiner chaque jour. Je peux rester un mois entier sans crayonner. Par contre, j'observe tout ce qui se passe autour de moi en pensant au dessin, qui est une façon d'appréhender le monde.

Le Vent dans les sables est la suite du Vent dans les saules. Comment l'avez-vous inventée ?

Alors que j'adaptais le roman de Kenneth Grahame en bande dessinée, j'ai commencé à écrire des scènettes et bouts de dialogues en plus. Réunis, ils formaient une histoire. Comme dans un puzzle, il ne me manquait que quelques pièces. Les trous ont été comblés lorsque j'ai commencé à dessiner les personnages secondaires. Plus que l'intrigue, les relations que nouent mes héros entre eux constituent l'élément principal de mon scénario.

N'avez-vous pas tremblé en vous substituant à Grahame ?

Au début, oui. Mais, heureusement, plus je prends de l'âge, plus ce genre de crainte disparaît.

Pourquoi ne pas avoir utilisé la suite écrite par William Horwood ?

Horwood a repris une trame

très semblable à celle de Grahame. Au lieu d'être fou d'une auto, Crapaud s'enthousiasme pour un avion. Il y utilise aussi la course-poursuite avec les humains. Quitte à faire une suite, je préfrais qu'elle soit plus personnelle.

Comment avez-vous découvert Le Vent dans les saules ?

Cette histoire m'a marqué dès l'enfance. J'étais à l'époque fasciné par le court dessin animé de Walt Disney inspiré du roman. Pour la première fois, j'étais confronté à un récit non linéaire, construit avec des flash-back et ellipses. J'avais aussi été frappé par la remarque de Rat au sujet de l'arrestation de Crapaud : « Il a fauté, il doit payer. » Dire cela d'un ami me semblait inhumain ! Plus tard, j'ai essayé de retrouver ce petit film, sans succès. Jusqu'à ce qu'un ami dessinateur, Loïc Jouannigot, me le prête et me conseille vivement le livre de Grahame. J'ai découvert toute la poésie de l'auteur, qui avait été gommée par Disney au profit des frasques de Crapaud.

Avez-vous immédiatement commencé l'adaptation en BD ?

Pas vraiment. Comme souvent à la lecture d'un roman, j'ai réalisé des petits croquis des personnages. En tombant dessus, un ami anglais a tout de suite reconnu les héros de cette histoire, très célèbre outre-Manche, et m'a encouragé à adapter le roman.

Avez-vous rencontré des difficultés ?

Cette adaptation m'a semblé totalement naturelle, car je souhaitais depuis longtemps développer les thèmes abordés par le roman. Je me suis reconnu dans l'hédonisme qu'il dépeint, la place accordée à l'amitié et l'hommage rendu à la bonne chère.

Le monde de Bois Sauvage est idyllique. Vous



ne vous en laissez pas ?

Il n'est pas si merveilleux que ça. Dans ce deuxième cycle, on trouvera même de mauvais gaillards. Bien sûr, il n'y a pas de guerres. Mais, comme les ouvrages traitant de la violence sont plus nombreux que ceux dédiés aux plaisirs de la vie, cela compense. Peut-

se côtoient encore. Une tolérance qui a malheureusement tendance à disparaître...

Pourquoi avoir multiplié les petites anecdotes dans ce cycle ?

Pour m'amuser ! Raymond, cette mouche gobée par un oiseau, n'était évidemment pas dans mon scé-

celui d'une lente contemplation.

Vous décrivez abondamment les repas...

Je suis gourmand et j'adore cuisiner, une activité d'ailleurs très proche du dessin. On mélange les saveurs comme on le fait avec les couleurs, on travaille par touches, et on laisse sécher une aquarelle comme on laisse reposer un plat.

Pourquoi publier cet épisode dans un nouveau format ?

Désormais, mes albums seront plus carrés, à l'image de mes planches. Lorsque j'ai commencé cette série, Delcourt n'avait pas défini de format spécifique pour la collection. Grâce à l'agrandissement de mes dessins, les lecteurs pourront d'autant mieux apprécier les détails !

Ce deuxième cycle animalier sera-t-il le dernier ?

Non, j'aimerais explorer le sentiment amoureux dans le prochain. Mais ce n'est pas pour tout de suite, car *Le Vent dans les sables* devrait compter cinq albums.

Plus jeune, vous avez étudié la médecine. Pour en faire votre métier ?

Non, c'était pour faire plaisir à mes parents, bien sûr ! Quelques années auparavant, en lisant une interview croisée de Franquin et Jijé, j'avais découvert que l'on pouvait exercer le métier de dessinateur de BD. Depuis, je rêvais de faire comme eux.

Vous avez été formé à l'atelier de Jean-Claude Fournier.

Et, en son temps, Jean-Claude avait été accueilli par ≤ Franquin. Devenu professionnel, il a pris à son tour de jeunes dessinateurs sous son aile, comme Lucien Rollin² ou Emmanuel Lepage. J'ai appris mon métier en observant Jean-Claude travailler sur *Spirou*, et Jean-Luc Hiettre réaliser *Quentin Folioiseau*³. De temps en temps, Jean-Claude venait voir mon travail et me donnait des exercices à faire. Il a su enseigner le dessin à des auteurs très différents, sans les plonger dans un moule graphique identique.

Propos recueillis par Allison REBER

"La documentation m'empêche de me sentir à l'aise"

Michel PLESSIX

être parlerai-je de guerre, le jour où l'on trouvera plus d'histoires du genre du *Vent dans les saules*...

Vous avez réussi à créer des personnages animaliers qui ne sont pas des clones de ceux de Disney. Comment vous y êtes vous pris ?

Disney fait pourtant partie de mes influences principales ! Gamin, j'étais fasciné par la vie qui émanait de ses dessins animés, et j'ai cherché à rendre ce mouvement en bande dessinée. Pour inventer mes personnages, j'ai essentiellement utilisé ma mémoire. Sauf pour certains animaux que je connais moins, comme Blaireau par exemple, que j'ai d'abord dessiné d'après photo, dans un style réaliste. J'ai ensuite fait des crobards dans une veine plus humoristique.

Travaillez-vous aussi les décors de mémoire ?

Le plus souvent possible. La documentation m'empêche de me sentir totalement à l'aise. Pour *Julien Boisvert* (Delcourt), je travaillais beaucoup d'après photos, mais le cadrage bloquait mon imagination. Et, en faisant des croquis en vacances, je me suis rendu compte que l'œil ne captait pas du tout la même chose qu'un appareil photo. En dessinant, on est aussi attentif aux odeurs et aux bruits. Alors qu'une photo tente uniquement d'offrir le cadrage le plus esthétique possible.

Certains de vos héros sont typés, comme le matou Lizarbou, que l'on n'imagine pas vivre ailleurs qu'au Maghreb.

Je me suis inspiré d'un ami d'Essaouira qui passe son temps à parler philosophie et poésie, comme beaucoup d'habitants dans cette ville. J'ai affublé le musulman Lizarbou d'un collègue israélite, Léon Khamel. Car Essaouira est une ville où les différentes religions

nario de départ. Mais, après avoir raconté sa fin tragique dans le premier tome, j'avais envie de donner une suite à son aventure. Ces petits gags contribuent à donner de la crédibilité et de la vie à mon monde.

Vos cases sont toujours très détaillées. Comment faites-vous pour ne pas vous y perdre ?

C'est le métier qui veut ça ! Je mets d'abord en place les éléments principaux, puis je nourris ma case de bagatelles. Il s'agit ensuite de travailler le gris optique, dont une exposition sur la BD chinoise m'a fait comprendre l'importance : plus une zone est fournie, plus elle paraît grise. Il faut donc lui associer du vide. Si j'enrichis autant mon dessin, c'est aussi pour satisfaire le lecteur. Il doit attendre un an et demi avant de lire le tome suivant, mais peut se replonger dans les anciens épisodes en y découvrant à chaque fois de nouvelles choses. Et puis la richesse des cases permet de créer le rythme du *Vent dans les saules* :



1) Dupuis.

2) *Le Décalogue* #8, Glénat.

3) Avec Plessix, il réalisera la série policière *Mark Jones*.